



FLEUR DE LUNE

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES AMIS DE

MAURICE FOURRÉ

NUMÉRO

QUARANTE-TROIS

SOMMAIRE

Fleur de Lune n° 43

– Le mot du Président

- *Le Book hémisphère*, par **B. Duval**
- *Dyptique des lectures enfantines*, par **J. Simonelli**
- *Lettres au Cornac* : la correspondance Fourré/Roinet (suite et fin)
- *Notes pour une esthétique fourréenne*, II, par **J. Simonelli**

– Échos et nouvelles :

- *La coquille qui tue*
- *Hommage à Antoine Bernier*, par **O. Borillo**

LE MOT DU PRÉSIDENT

Voici un numéro tout frais déconfiné, qui vous parvient avec deux mois de retard. La situation que nous avons connue depuis le mois de mars a, pour nous comme pour les autres, beaucoup bouleversé et compliqué les choses, et nous espérons que les lecteurs de *Fleur de Lune* nous pardonneront ce silence un peu prolongé.

Quant au numéro suivant, il devrait sortir comme chaque année pour le Salon de la Revue, en octobre – mais y aura-t-il un Salon de la Revue cette année ? Rien n'est confirmé (ni, aujourd'hui, confiné), mais on n'est jamais à l'abri d'une bonne surprise, et nous attendons avec confiance. Quoi qu'il en soit, nous vous souhaitons une bonne lecture de ce numéro 43 qui vous apportera du nouveau, encore et toujours, sur Fourré et son œuvre : la vision de Bruno Duval sur l'écrivain non seulement surréaliste-sans-le-savoir, mais encore existentialiste-sans-le-vouloir ; une nouvelle découverte, très curieuse, de Jacques Simonelli sur une lecture qui a été déterminante dans la formation du jeune Fourré ; la fin des « lettres au Cornac » ; l'esthétique du dernier roman ébauché par Fourré, *Fleur-de-Lune* ; et bien d'autres surprises et découvertes, comme toujours.

Merci à vous tous, chers lecteurs, de votre fidélité, de votre soutien, de votre curiosité, qualités qui nous sont plus précieuses que jamais. Nous espérons que tous, vous êtes sortis sans trop d'encombre de ces temps troublés, de même que tous ceux qui vous sont chers et proches. Et que vous pouvez envisager l'avenir avec la sérénité dont Fourré, grand pessimiste comme il se doit, nous donne l'exemple, par le truchement de Madame Rose :

Que tous les êtres
grands ou petits
forts ou faibles
proches ou lointains
visibles ou invisibles

soient heureux !

LE BOOK HÉMISPHÈRE

Souvenir ému de l'année 1905 :

— *Ménagez l'âme de nos amis, mon cher enfant !*

René Bazin

— !

Alfred Jarry

Voilà, en toutes lettres, ce que Maurice Fourré fait figurer en exergue de la troisième partie de son troisième roman, *Tête-de-Nègre*, paru chez Gallimard en 1960, évoquant ainsi, dans sa mémoire d'écrivain, le souvenir cuisant de la parution, en 1905, dans une revue littéraire régionale, d'une nouvelle en trois parties intitulée *Patte-de-Bois*.

Hormis les trois petits mots réunis dont leur génitif est fait, il n'y a guère, à première vue, de relation significative entre les deux titres, publiés à *cinquante* ans d'intervalle.

55 est le millésime double de la parution, toujours chez Gallimard, de la *Marraine du Sel*, deuxième roman d'un septuagénaire angevin passagèrement sorti de l'obscurité après avoir publié, cinq ans auparavant, *La Nuit du Rose-Hôtel*, avec une retentissante préface d'André Breton, qui avait automatiquement considéré ce "roman-poème" sous le rapport du merveilleux narratif, plutôt rare, à l'époque, dans la constellation surréaliste : depuis Jarry et Roussel, le "mensonge" romanesque était proscrit au sein du groupe de Breton, voué au culte formalisé de la *Vérité poétique*, même si, du point de vue strictement littéraire, *Nadja* est bel et bien ... un roman, pour ne rien dire de *L'Amour fou* !

Mais soyons sages.

Encore trente-cinq ans plus tard — c'était en 1985 — *Patte-de-bois* est réédité, chez Calligrammes, à Quimper, comme en son temps (1981) *Le Caméléon mystique*, avec une préface du regretté Jean-Pierre Guillon, émule du non moins regretté Philippe Audoin dans la redécouverte tardive de Maurice Fourré. André Breton, encore lui, l'avait d'ailleurs solennellement prédit à sa mort : *Son œuvre est prise dans ses gloires. Elle est de celles qu'on redécouvrira.*

“Ses gloires” ! — le pluriel est noble, et pourtant, malgré l’indéfectible soutien de Paulhan chez Gallimard, aucune “gloire”, si ignoble eût-elle pu paraître, n'a été au rendez-vous, ni d'ailleurs le moindre succès public.

Y décelant un naturalisme attardé, Audoin envoie cette *Patte-de-bois* sur les roses. Tel ne fut pas le cas de Jean-Pierre Guillon, dont le prénom passe-partout était — quelle chance ! — celui même du héros fourréen du *Rose-Hôtel*, dit le *Dada* : mais attention, n'allez pas y voir une référence manifeste à un mouvement artistique dont, en 1950, Fourré n'aurait, selon ses propres dires, jamais entendu parler., malgré l'ombre de Vaché planant sur Nantes sous l'auréole de Breton.

Un *Dada*, ce n'est pas loin d'un *dadaïs, de préférence “grand”* : à première vue, le personnage n'offre en effet rien de particulièrement excentrique : c'est un amoureux à l'ancienne, modèle de chasteté dans le salon licencieux d'une maison close ouverte à tous les vents de l'Esprit, du Cœur et du Corps : à première vue, tout y apparaît délibérément concentrique, comme la panse du Père Ubu et celle de la Mère Ubu — sa “moitié”, mais en réalité son Double Zéro.



Mais revenons à « l'année 1905 » : débutant dans la carrière des lettres, Maurice faisait alors fonction de secrétaire auprès de son oncle par alliance, l'académicien René Bazin, dont, en y mettant du sien, il aurait pu même se faire le *nègre*. Heureusement pour lui, sa *patte-de-bois* imaginaire l'en avait empêché, sans pour autant le faire verser dans la rivalité mimétique des prix littéraires, comme tel autre descendant de la lignée des *Bazin*, sous le blason, déjà animalier, de *Vipère au poing*.

Pourquoi le neveu, qui, lorsqu'il écrivait cet exergue, passait les quatre-vingts ans, a-t-il donc mis si longtemps à réagir à la désuète injonction de son *Tonton Coucou* — personnage fantasmagorique du *Rose-Hôtel*, inspiré par le rituel vaudou —, un surnom rimant d'ailleurs avec l'*Ankou*, divinité celtique de la mort, qui porte justement un nom de consonance africaine, comme celui du romancier Mab ... *Anckou*.

Comme la *Patte de bois* (d'ébène ?) de sa nouvelle pas assez bien-pensante, la *Tête de Nègre* du roman-poème de ce titre est une tête *coupée*, manquant désormais définitivement au masque où, hors de toute espèce de confinement, se remarque son absence.

Et c'est aussi une tête *coupable*, comme celle des négriers de la traite, qui ont réduit en esclavage une bonne partie de la future population du Nouveau Monde.

Il est vrai que chez Rimbaud déjà, dont Fourré semble avoir, sans émotion excessive, digéré le choc, *DIEU EST NÈGRE*, plus tard mis en musique par Léo...*FERRÉ*.

En contrepartie dialectique, le *Nègre*, chez Fourré, serait donc *DIEU*, ou *DIABLE*, ce qui, dans l'absolu, revient au même modèle, à la fois terrifiant et fascinant, d'originelle sauvagerie.

Comme son jeune admirateur Michel Butor, et comme Breton lui-même, Fourré a écrit quatre romans, comme les *Quatre Évangiles*, et comme les *Quatre Mouvements* de Charles *FOURIER*, promoteur utopiste d'un *Nouveau Monde Amoureux*.

Chez le baron Déodat de Languidic, figure démoniaque du récit avant d'en devenir le spectre, la *Tête de Nègre* désigne l'origine historique du complexe de culpabilité qui, avant son exil volontaire à Nantes, frappa le petit Fourré que ses propres parents voyaient comme un *Bon Petit Diable*, selon la stratégie fatale du *Bouc émissaire*.

Laissons, sur ce chapitre, la parole à Philippe Audoin :

Maurice Fourré racontait, ou inventait, que, tout jeune homme encore, il avait tenté de se suicider. Son père était prêt à tout pour l'empêcher de recommencer. Le vœu du garçon fut d'habiter Nantes. Il quitta donc Angers et débarqua dans la ville qu'il s'était choisi, « frais suicidé du matin ».

Nantes, ce n'était pas seulement la ville rêveuse et ardente qui fascina bien plus tard André Breton, ce n'était pas seulement les hauts voiliers de la traite. C'était aussi le Carnaval, qui annuellement mêlait sous le masque le petit peuple des docks et la fine fleur des anciens négriers.

C'est donc là, aux abords du Passage Pommeraye, qu'il aurait pu croiser son cher Jules Verne et sa cohorte de jeunes lecteurs fascinés par l'imaginaire sous-marin et souterrain des deux hémisphères : citons parmi eux Julien Gracq et André Pieyre de Mandiargues, lui-même explorateur du célèbre Passage, en attendant la *Nouvelle Vague* cinématographique relayée par Jacques Demy et sa *Lola*, sans oublier le petit matelot des *Demoiselles de Rochefort* qui partait si gaiement en *PERM'À NANTES*.

Si authentique qu'il puisse paraître, l'imaginaire autobiographique finira, chez Fourré, par être littérairement sublimé sur le mode de l'autofiction humoreuse :

Monsieur le Commissaire de Police,

J'ai l'honneur de vous informer que je vais me suicider, sain de corps et d'esprit, et SANS AUCUNE RAISON.

Votre dévoué

DOMINIQUE HÉLIE¹

¹ *Le Caméléon mystique*, dernier roman complet écrit par Fourré, mais publié bien après sa mort, comme indiqué plus haut. Réédité en 2019 par les soins des Éditions Gingko, dans la collection *L'Ange du bizarre* (cf. *Fleur de Lune* n° 42).

L'auteur, que l'on avait qualifié à ses débuts de “surréaliste sans le savoir”, a peut-être aussi été, et même davantage, existentialiste sans le vouloir, à l'instar de Jean Genet, qui embrassait alors avec une ferveur théâtrale la cause des *Nègres* comme celle des *Bonnes*.

Malgré la préface de Breton, ou peut-être à cause d'elle, Sartre n'a vraisemblablement pas lu Fourré. Camus non plus, qui aurait pu affronter à cette occasion un contradicteur plus optimiste que lui sous le rapport de l'absurdité fondamentale des choses et des gens.

Cocteau, en revanche, en a fait son miel, sans aller pour autant jusqu'à prendre l'auteur sous son aile, comme il l'avait fait d'un autre Maurice – Sachs.

C'est là qu'on pourrait resservir *le mot* de Jarry, enjolivé par la fine fleur du roman familial : dans les salons bourgeois du Second Empire, quand quelque miasme polluait l'atmosphère, on disait pudiquement « ça sent la rose », ou tout simplement « *ça sent* », pour désigner quelqu'un ou quelque chose qui ne serait pas *de Notre Monde*.

Comme l'entendait Duchamp, émule de Jarry dans le redoublement initial du *R, R'Rose... Sélavy* !

Adepte d'une langue châtiée, Fourré se fait, avec l'appui de Breton, l'artisan d'une écriture à l'ancienne, en *vertu* de laquelle tous les détours allusifs semblent bons pour éviter d'avoir à trancher dans le vif de tel ou tel sujet.

À cet égard, le surréalisme tout entier pourrait passer pour la résurgence blasphematoire d'un baroque d'inspiration présumée réactionnaire, sans jamais oublier d'entretenir au passage, comme une fleur en pot, l'utopie révolutionnaire.

Dans la Belle Nature du Bon Dieu, quand il n'y a pas de *feuillées*, force est de se réfugier derrière un *fourré* pour régresser paisiblement au stade *anal*, analogiquement identifié à “ça” par le Docteur Freud.

Chez Fourré – « dans quel *guêpier* ? » – , le camouflage esthétique du premier acte d’amour de la Création revient aux *feuillets* manuscrits sortis de sa *plume* comme autant de pétales de *rose*, anagramme traditionnel d’*eros*, du *Roman de la rose* au *Miracle de la rose*, sans oublier l’inévitable *Nom de la rose*, dont tout libraire a pu naguère entendre l’*Eco*.

Si, pour paraphraser Baudelaire, *La boue est faite de nos fleurs*, toute dialectique matérialiste, qu’elle soit d’obéissance paternaliste ou maternaliste, implique que les plus belles fleurs — y compris celles de la plus précieuse rhétorique — soient faites de notre *boue*, c’est-à-dire, en substance, de nos engrais.

Tel est, sur le registre du double sens lyrique, le *COUP FOURRÉ* de la transmutation alchimique du plomb en or, et, grâce à Baudelaire, de la *MER DANS POE* — pardon, j’ai pas pu m’en empêcher, même si, dans la foulée de l’inexorable Victor, Fourré considère le calembour comme “la fiente de l’esprit”.

Mais n’est-ce pas aussi, à mots couverts, une manière de désigner, comme *lettre violée* sa propre *FIENTE* ?

Ainsi le style noble du dix-septième et le style montmartrois de *La Bohème*, allant chez Céline jusqu’à formaliser l’ignoble, se trouvent-ils, à retardement, réconciliés, chez Fourré, par le blason d’une typographie explosée sur la page en vers *concentriques*, au sens propre du terme.

C’est ici que prend son double sens la préférence personnelle de l’auteur pour les chiffres ronds : de cycles en hémicycles, le Temps ne *passe* pas, absolument résorbé dans la rondeur de chaque instant, comparable à celle d’une bulle irisée de lumière noire.

Spirituel jusqu’au bout des ongles, l’auteur ne fait appel à aucun Savoir formalisé ni, à plus forte raison, à aucun Dogme fondamentalisé, sans éprouver pour autant le besoin irrésistible de le balayer devant sa porte :

Tout est double
Dans la comédie
Et la tragédie
Du songe diurne
Et nocturne
Tout est présenté
Par
La bande
Du décor
Dramatique

Dans l'absolution relative du Verbe *dix, vingt, trente, quarante et cinquante*, le Fond, c'est la Forme, et le Nom, la Norme.

La mort
Sonne
Pour l'adjectif qualificatif
Et naît
Le verbe-mot.

On pourrait, à seconde ouïe, entendre ce quatrain du *Caméléon mystique* comme le repentir tardif des afféteries de son propre style, mais, dans la réalité immédiate, c'en est surtout la démystification ultime non moins qu'intime, sur le mode de la révélation transparentale de la *transe parentale*.

Dans l'*enceinte* de la Révélation fourréenne, le *rêve est l'action*.

En son *four* intérieur, *broyer du noir*, c'est nécessaire, pour en faire jaillir l'étincelle par explosion *d'essence* dans le moteur du même nom.

Bruno Duval

DIPTYQUE DES LECTURES ENFANTINES

Les quelques souvenirs d'enfance que Maurice Fourré voulut bien nous léguer traduisent tous « les chocs du saisissement devant l'incompréhensible », sortes d'étourdissements où la conscience se heurte à la parole biaisée des adultes² s'étonne et s'effraie de ses propres égarements³, ou vacille sous « l'impression violente » d'une lecture⁴.

I

Picciola, femme-fleur

Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets.

Mallarmé, *Crise de vers* (Divagations)

Si Maurice Fourré a longuement parlé de sa découverte de *Cinq semaines en ballon*, il est resté plus discret sur la lecture d'un autre roman, qui pourtant « le marqua profondément ». Il n'en est fait mention que dans deux entrefilets de journaux, le premier paru dans le *Figaro* du 26 janvier 1956 :

² *La cravate écossaise*, in M. Fourré, *Il fait chaud !* Les Cahiers Fourré, AAMF Éditions, 2011

³ *Triptyque des souvenirs enfantins*, in *Il fait chaud*

⁴ À propos de « *Cinq semaines en ballon* », Arts Lettres n°15, 1949, repris et présenté par Jean-Pierre Guillon dans *Mélusine* n° XI, L'Âge d'Homme, 1990.

GERS

Édition Tél. 28-19 PUBLICITE : Agence Havas, 3, rue d'Alsace

Deux « jeunes » écrivains ont senti leur vocation s'éveiller dans la villa « Le Nain Jaune » au Pouliguen

La poétesse Minou DROUET, 8 ans et le romancier angevin Maurice FOURRÉ (presque) octogénaire

On dit couramment que les extrêmes se touchent, mais en attachant à leur rencontre une valeur de rareté.



Minou DROUET

Voilà cependant un curieux exemple de cette conjonction; nous l'empruntons à l'histoire littéraire régionale contemporaine.

Nos lecteurs connaissent au moins de nom, Minou Drouet, enfant prodige que nimbe une jeune gloire et dont l'œuvre écrite a provoqué récemment les réactions parfois passionnées, sinon contradictoires, de maints exégètes.

Supercherie, coup monté, canular, ont dit les uns !...

Vérité, jeune génie, talent indiscutable, ont répliqué les autres !

Qui a raison ? Au fond, que nous importe. Il n'y a pas de fumée sans feu, et il nous suffit que le cas de Minou Drouet soit étudemment posé.

D'autre part, nos lecteurs connaissent également l'angevin Maurice Fourré, romancier qui après avoir offert au public *La Nuit du Rose-Hôtel*, vient de publier *La Marraine du Sel*, curieux et piquant roman qui témoigne d'un métier raffiné et d'une pensée surprenante.

Or, si Minou Drouet atteint tout juste l'âge de raison, M. Maurice Fourré, lui, marche val-

lamment vers ses octante années. Plusieurs générations séparent donc les deux écrivains, et cependant une circonstance exceptionnelle nous permet de dire qu'en l'occurrence les extrêmes se touchent.

En effet, M. Maurice Fourré confié à notre confrère *Le Figar* qu'il a vécu, jadis, au Pouliguen. Dans la villa « Le Nain Jaune », maison de Minou Drouet, et qu'il y découvrit, comme la fillette l'a trouva elle-même, sa vocation littéraire.

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? », demandait-il poète.

« Le Nain Jaune » du Pouliguen semble répondre affirmativement puisqu'il a réussi à éveiller un talent enfantin et à susciter un autre talent apparu sinon très tard, du moins après une méditation silencieuse de plus d'un demi-siècle.

Ainsi, le prodige de la précocité rejoint le miracle des fruit savoureux de l'arrière-saison. Nous livrons le dossier aux philosophes et aux naturalistes.

En attendant, le « Nain Jaune » du Pouliguen nous paraît être un gentil personnage singulièrement bénéfique.

A. M.



M. Maurice FOURRÉ

Coupure (c'est vraiment le cas de le dire ici, puisque le nom d'Angers a été coupé en deux, ne nous laissant qu'un « Gers » qui n'a rien à voir dans cette histoire) du *Courrier de l'Ouest*, avec l'article signé A.M. (Albert Machard)

Maurice Fourré a-t-il rencontré sa muse Chez Minou Drouet ?

C'est au Pouliguen, dans la maison de Minou Drouet, m'a dit Maurice Fourré, l'auteur de « La Nuit du Rose-Hôtel », que j'ai découvert ma vocation poétique.

L'écrivain de quatre-vingts ans, découvert voici quelques années par André Breton, a, en effet, vécu de longs mois dans la petite villa Le Nain Jaune. Et c'est par hasard qu'il y découvrit un étrange roman italien, dont le héros, un prisonnier, était amoureux d'une rose, ouvrage qui le marqua profondément.

La demeure voisine était alors habitée par un vieil homme qui ressemblait à Sainte-Beuve : Biré, l'annotateur de l'œuvre de Chateaubriand.

Maurice Fourré publie aujourd'hui « La Marraine du sel » (Gallimard), sombre histoire d'empoisonneuse de la province, dont l'héroïne est une sorcière envoûteuse !

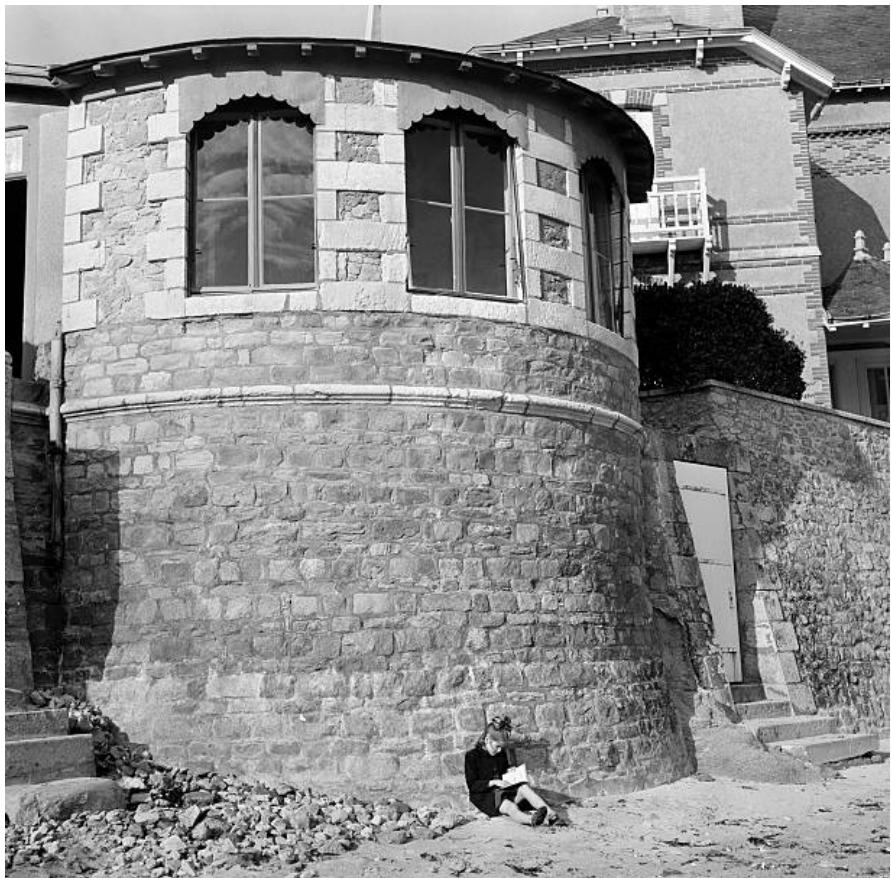
Étrange roman qui va réjouir les surréalistes, lesquels considèrent déjà « La Nuit du Rose-Hôtel » comme une des œuvres maîtresses du temps.

Jean Prasteau

La confidence de Fourré fut bientôt reprise dans *Ouest-France*, agrémentée de deux portraits, sous la plume amicale d'Albert Machard, qui s'émerveille de voir le « prodige de la précocité rejoindre le miracle des fruits savoureux de l'arrière-saison », mais prive ses lecteurs d'une bonne partie de l'information, qu'il résume brièvement :

M. Maurice Fourré a confié à notre confrère *Le Figaro* qu'il a vécu, jadis, au Pouliguen, dans la villa « *Le Nain Jaune* », maison de Minou Drouet, et qu'il y découvrit, comme la fillette l'y trouva elle-même, sa vocation littéraire.

Plus d'Edmond Biré, ni de Chateaubriand, dont Fourré fut, peut-être dès son jeune âge, un lecteur assidu, mais surtout, plus rien de l'étrange roman italien !



La villa Le Nain Jaune. Au premier plan, Minou Drouet.
Paris-Match du 20 novembre 1955. Dans les années 1880, les parents de Maurice Fourré louaient cette même villa pour les vacances d'été.

Il ne m'a pas été facile d'identifier celui-ci. Après avoir consulté vainement les œuvres de Silvio Pellico et Carlo Bini, puis des spécialistes de la littérature italienne, une recherche à partir du thème « un prisonnier amoureux d'une rose » m'a conduit à Xavier Boniface Saintine, et à son roman *Picciola*, paru en 1836. L'ouvrage était donc français, mais comme il se déroule dans le Piémont italien, la confusion de Fourré s'explique aisément.

Le livre connut un énorme succès de librairie, et fut traduit en plusieurs langues. C'est certainement dans l'une des nombreuses éditions (plus de quarante) de la *Bibliothèque d'éducation et de récréation* que le jeune Fourré put le lire⁵.

Saintine y conte l'histoire du comte de Charney, emprisonné dans la forteresse de Fenestrelle⁶ pour avoir participé à un complot contre Napoléon. Cet homme revenu de tout aperçoit, au cours de sa promenade, une petite plante qui soulève le sol entre deux pavés de la cour. Il va s'intéresser à ses progrès quotidiens, jusqu'à nourrir pour elle une véritable passion. Il la nomme Picciola, d'après une exclamation de son geôlier s'apitoant sur la *pauvre petite* (*Povera Picciola*) qui avait failli mourir faute d'être arrosée.

⁵ Citations d'après l'édition Hetzel de 1840, disponible sur le site Gallica. Joseph-Xavier Boniface dit Saintine (1798-1865) fut journaliste, auteur de vaudevilles et de livrets d'opéra, romancier, novelliste (Stendhal rendit compte en 1826 de ses *Nouveaux contes de Jonathan le visionnaire*).

⁶ La forteresse piémontaise de Fenestrelle servit à l'époque de l'Empire de prison d'état. L'abbé Faria du *Comte de Monte-Cristo* fut interné à Fenestrelle avant d'être transféré, en 1811, au château d'If où il rencontra Edmond Dantès.

« Pour bâtir un palais à sa maîtresse », le comte construit une clôture de bois qui la protègera des intempéries. Lorsqu'il apprend qu'elle va fleurir, « il se rase soigneusement ; il se rase pour la voir en fleur ! C'est sa sortie de convalescence, la visite de l'amant à sa maîtresse ! ».

Voici quelques descriptions de celle-ci, dont l'ambiguïté troubla sans doute plus d'un jeune lecteur de la *Bibliothèque d'éducation et de récréation* de Jules Hetzel, où l'intention d'instruire se mêlait au désir de distraire.

Comment cette herbe tendre, molle, et si fragile qu'on l'eût brisée en la touchant, avait-elle pu soulever, diviser et rejeter en dehors cette terre séchée et durcie au soleil ?

Il vit à son extrémité supérieure une espèce de double valve charnue qui, se repliant sur les premières feuilles, les préservait de l'atteinte d'un corps hostile, et les mettait à même de percer cette croûte terreuse pour aller chercher l'air et le soleil.

La matière suit une marche régulière quoique aveugle, bien aveugle ! répéta-t-il : je n'en veux pour preuve que ces deux lobes charnus qui ont facilité à la plante sa sortie de terre, mais qui, maintenant inutiles à sa conservation, se nourrissent encore de sa substance, et pendent renversés en la fatiguant de leur poids. À quoi lui servent-ils ? »

Comme il disait et que la nuit était proche, nuit de printemps, parfois glaciale, les deux lobes se relevèrent lentement sous ses yeux, et, semblant vouloir se justifier du reproche, ils se rapprochèrent et renfermèrent dans leur sein, pour le protéger contre le froid et la morsure des insectes, ce tendre et fragile feuillage à qui le soleil allait manquer, et qui alors, abrité et réchauffé, dormit sous les deux ailes que la plante venait de replier mollement sur lui. » (pp 37-39)

Un matin que, à l'heure de sa promenade habituelle, il interroge Picciola feuille par feuille, ses yeux s'arrêtent fixement tout à coup sur une des parties du végétal, et son cœur bat avec force. Il y porte la main et rougit. Depuis longtemps il n'a éprouvé une émotion aussi vive. C'est qu'il vient de voir au sommet de la tige principale une excroissance inaccoutumée, verdâtre, soyeuse, de forme sphérique, imbriquée de légères écailles placées les unes sur les autres, comme des ardoises au dôme arrondi d'un élégant kiosque.

Il n'en peut douter, c'est là le bouton. La fleur n'est pas loin. (p. 70)

Il avait autrefois entendu, mais en n'y prêtant qu'une moqueuse attention, raconter les amours des fleurs, cette ingénieuse et sublime découverte de Linné, et ces hymens nombreux accomplis dans une corolle, à l'ombre des pétales. Aidé de son microscope, il se livre bientôt tout entier à cette nouvelle série d'études ; il épie, il patiente ; il pénètre enfin dans les mystères de ce lit nuptial ! (p. 127)

Le frontispice de l'édition Hetzel, gravé par Léopold Flameng, montre le comte de Charney, assis dans la cour de sa prison, auprès de la fleur que son geôlier a nommée Picciola, plongé « dans de profondes rêveries participant à la fois de la veille et du sommeil » :

Il voyait, par une soirée d'hiver, s'illuminer spontanément la façade de son ancien hôtel de la rue de Verneuil. (...) Soudain de brillants orchestres éclatent en mesures vives, variées et stridentes, et la fête prend son vol. (...) La lueur scintillante des lustres, leurs reflets prismatiques dans les glaces, dans les cristaux, l'air chaud et embaumé d'une salle de bal ou de festin, (...) tout lui fait éprouver une impression de joie ineffable qu'il n'a jamais connue. Puis des femmes à la taille élégante et svelte, aux blanches épaules, au cou de cygne, parées d'étoffes somptueuses, se montrent et le saluent en lui souriant. Il les reconnaît. C'étaient les conviées ordinaires et l'ornement de ses splendides soirées, alors que, riche et libre, on le citait comme un des heureux de la terre (...).

Ces femmes, qu'aujourd'hui Charney les trouve jeunes et jolies ! Que leurs regards ont bien plus de douceur et d'animation qu'autrefois ! Qu'il se sentirait heureux d'arrêter son amour sur une d'elles !

Il l'essaye ; et, après avoir erré indécis de l'une à l'autre, tout à coup, au milieu de leurs groupes, il en distingue une, non plus aux épaules découvertes et aux parures de diamants. Simple dans sa mise et dans son maintien, elle baisse timidement le front et craint de se montrer.

Pourtant elle est belle aussi ! C'est une jeune fille vêtue de blanc, qui n'a pour rehausser sa beauté que sa grâce naïve et la rougeur qui colore ses joues. Charney ne l'a jamais vue, et cependant, à mesure qu'il la contemple, les autres semblent s'effacer et disparaître ; une douce émotion le gagne sans qu'il puisse s'en rendre compte.



Mais combien son émotion redouble en remarquant dans sa noire chevelure une fleur, son seul ornement ! Cette fleur, c'est celle de sa plante ! la fleur de sa prison !

Il tend les bras vers la jeune fille. Soudain tout se trouble à sa vue, tout s'agitent autour de lui ; une dernière fois les orchestres du bal se font entendre avec un redoublement de force ; puis la jeune fille et la fleur semblent se perdre l'une dans l'autre ; les feuilles étalées, les corolles ouvertes et embaumées se multiplient autour de la jolie figure, et la cachent bientôt entièrement (...).

Mais cette jeune fille modeste et candide, dont la présence inattendue le jeta dans un trouble étrange et plein de charme, qui est-elle ? l'avait-il déjà vue ? et, comme ces autres femmes, n'est-ce là qu'un souvenir de son temps passé ? Sa mémoire ne lui rappelle rien de semblable. Si c'était, au contraire, une révélation de l'avenir !

Mais a-t-il un avenir et doit-il croire aux révélations ? Non ! la jeune fille à la robe blanche, à la pudique rougeur, la jeune fille à la fleur, à la fois si simple et si attrayante, qui fit pâlir et s'éclipser ses brillantes rivales, c'est Picciola ! Picciola personnifiée et poétisée dans un songe ! Eh bien ! c'est elle qu'il doit aimer, c'est elle qu'il aimera ! il saura sans peine se remémorer sa taille gracieuse et les traits ingénus qu'elle avait revêtus (...).

Maintenant, son temps se partage entre Picciola plante et Picciola jeune fille. (pp 106-113)

L'héroïne du livre apparaît alors. C'est Teresa, la fille d'un co-détenu du comte de Charney, qui reconnaît en elle l'inconnue de son rêve. Après quelques péripéties romanesques, la jeune femme obtient de Napoléon, venu à Milan se faire sacrer roi d'Italie, la libération de son père et du comte, qu'elle épouse bientôt.

Près de son logis particulier, au sein d'une riche plate-bande, éclairée, réchauffée par les rayons du soleil levant, Charney avait fait déposer sa plante. Rien ne manquait à son bonheur, et le moment arriva où ce bonheur allait s'accroître encore. Charney devint père ! Oh! alors son cœur déborda de félicité. Sa tendresse pour sa fille sembla redoubler celle qu'il portait à sa femme. Il ne se lassait point de les contempler, de les adorer toutes deux.

Le roman se conclut pourtant sur une note assez amère : pour que le bonheur sous son aspect le plus banal comble les héros, il faut que meure la fleur qui les avait rapprochés.

Mais, hélas ! au milieu de ces transports d'amour, de ces prospérités, la source de toutes ces joies, de tout ce bonheur, la povera Picciola était morte.

Morte faute de soins ! » (pp 341-342)

Avec le thème d'une figure idéale reconnue soudain en une femme réelle, nous ne sommes pas loin de l'amour-passion que décrivit Stendhal (que Saintine fréquenta occasionnellement), et dans lequel Benjamin Péret voyait une « esquisse » de « l'amour sublime » :

Dans l'amour sublime la nature de l'objet aimé est soudain reconnue par le sujet, en réponse directe à un désir qui attendait seulement l'apparition de son objet pour devenir impérieux. (Stendhal) le dit : « L'âme s'est fait sans s'en apercevoir un modèle idéal. Elle rencontre un jour un être qui ressemble à ce modèle, la cristallisation reconnaît son objet au trouble qu'il inspire et consacre pour toujours au maître de son destin ce qu'elle rêvait depuis longtemps⁷.

L'amour pour un être imaginaire est un des thèmes récurrents des récits de Fourré. Il est présent dans les nouvelles de jeunesse (*Une ombre*, *Une conquête*) et devait être repris dans *Fleur de Lune*, où une jeune fille devait s'éprendre d'un « Amour imaginaire pour un être non existant ». Fourré, *surréaliste sans le savoir*, selon son neveu Jean Petiteau, serait-il aussi, comme Desbordes-Valmore, *surréaliste en amour* ?

C'est peut-être grâce au frontispice de Léopold Flameng⁸ que la découverte de Picciola lui causa un choc semblable à celui de la lecture de *Cinq semaines en ballon*.

⁷ Benjamin Péret, *Anthologie de l'amour sublime*, Albin Michel, 1956.

⁸ Léopold Flameng (1831-1911) illustra Banville, Féval, Hugo ou Boccace, et grava de nombreuses reproductions d'après les maîtres anciens. On lui doit un beau portrait du graveur Charles Méryon.

En feuilletant le livre de Saintine qu'il venait de découvrir dans la villa du Pouliguen, il remarqua sans doute d'abord la gravure. Celle-ci aurait-elle, comme la découverte du musée Gustave Moreau pour Breton, « conditionné pour toujours [sa] façon d'aimer » ?

L'une des jeunes femmes s'y distingue des trois autres par la blancheur plus lumineuse de sa robe, sur laquelle se dessine l'ombre de Picciola. Elle tient un éventail fermé dans sa main droite et se retourne vers le rêveur.

Joséphine, la discrète héroïne *d'Il fait chaud*, apparaît de même à son futur fiancé lors d'un bal, « à la lumière des lustres, au chant [de l'orchestre] qui s'abat parmi les vapeurs de sueurs et de parfums, dans sa robe de mousseline blanche, sa chevelure blonde piquée d'une rose rose ». À un détail près (la jeune fille dont rêve le comte de Charney est brune, et la fleur qu'elle porte n'est pas une rose, mais elle l'est devenue dans le souvenir de Fourré), les deux scènes sont identiques.

Le choix entre plusieurs figures féminines se retrouve dans la plupart des fictions fourréennes, qu'il soit proposé à l'inconstant Clair Harondel ou au timide Pol Hélie :

Vas-tu sauter, mon petit Clair, à Tours, où ta Bichette, noire et fondante comme un pruneau, serait si contentée de retrouver ton baiser d'outre-Loire ? Préfères-tu faire un bond jusqu'à Paris, pour surprendre de bonheur Patricia-la-dorée ?

J'aimerais mieux revoir Florine, la petite Mariée d'aujourd'hui.⁹

L'Invisible. L'Inatteignable. L'Écarlate.

À laquelle des trois (...) Pol Hélie avait-il offert la requête de son trouble amour ? La Première, rayonnante et irréelle (...) s'avancait, parmi la gerbe astrale d'un triple cœur.¹⁰

Le romancier lui-même, dont les premières amours furent assez tardives, selon son neveu Jean Petiteau, fut brièvement

⁹ *La Marraine du Sel*, réédition L'Arbre vengeur, 2010.

¹⁰ *Le Caméléon mystique*, réédition Ginkgo éditeur, collection L'Ange du Bizarre, 2020

fiancé en 1898, mais, lorsqu'il imagine sur le tard ce qu'aurait pu être sa vie conjugale, la seule image qui lui vienne à l'esprit est celle, toute conventionnelle, d'un couple vieillissant entouré d'une famille nombreuse :

Fiancé en 1898, en posture et position donc de fêter cette année même mes noces d'or fin si j'eusse passé outre à ma timidité et me fusse conjoint, j'aurais devant moi (...) toute une classe d'arrière-petits-enfants.¹¹

Il écarta sans trop de regrets cette perspective peu exaltante.

Il vécut par contre, quelques années plus tard, une passion malheureuse qui l'aurait conduit à une tentative de suicide. Il s'agit là d'une simple supposition : lorsque Jean Petiteau l'interrogea à ce sujet, il répondit par une pirouette. Notons tout de même que le thème du suicide est présent dès l'un des premiers récits de Fourré, *Une conquête* (1908), réapparaît dans *Tête-de-Nègre* et *Le Caméléon mystique* et devait être repris dans son ultime projet romanesque, *Fleur de Lune*.

Son père aurait alors consenti à financer son départ pour Nantes. Introduit vers 1910 dans la bonne société de la ville et les milieux de la presse, il eut de nombreuses liaisons, dont l'une, avec « une très jolie femme, épouse d'un fonctionnaire important »¹², fit scandale. Il en fut de même à Paris, où, écrit Philippe Audoin, « au gré de ses multiples aventures, il change, quelquefois précipitamment, de domicile », et mène « la vie d'un dandy dans le vent.¹³ »

Mais de « celui qui a aimé et attendu de l'amour plus qu'un assouvissement de la chair », Benjamin Péret affirme qu'« il suffit qu'il ait tendu de tout son être à un amour magnifiant pour

¹¹ Lettre à Louis Roinet, 20 octobre 1948, *Fleur de Lune* n° 40, 2^{ème} semestre 2018.

¹² Informations recueillies et communiquées à l'AAMF par Yvon Le Baut.

¹³ Philippe Audoin, *Maurice Fourré, rêveur définitif*, Le Soleil Noir, 1978.

demeurer capable de répondre à l'appel intime qu'un être pourra un jour lui adresser sans le savoir. »

La « Colombe » du cahier *Fleur de Lune* a-t-elle incarné, au soir de la vie du romancier, cette femme idéale, qui « sera, avec d'autres, moins préférées, un de [ses] personnages »¹⁴ ?

Fourré la rencontra probablement en mai 1958, chez les sœurs de Bonne Source, à Pornichet. Elle est mentionnée pour la première fois le 2 septembre 1958, sous le nom d'Eliane, dans le cahier *Fleur de Lune* : « La jeune fille prend comme type psychologique : « Eliane » – analytique, rationnelle, efficiente etc. »

Il ne peut se retenir d'en parler à Julien Lanoë, à l'occasion de sa visite à Nantes des 7 et 8 août 1958, et dans plusieurs lettres dont voici des extraits :

Une lettre de l'Antigone athlétique attendait le vieux Poète, à son arrivée, gracieux supplément à son bâton blanc. (10 août 1958, première mention de « l'Antigone »)

Puisque je n'ai jamais pu écrire un livre, hors de l'apparence de n'être pas seul, je soigne, cette fois-ci, comme la prunelle de mes deux yeux, l'Antigone... de l'écrivain (...). Oui, ce petit prévôt d'armes m'est précieux par la gentillesse de sa droiture limpide, ses charités, son énergie. Étranges silhouettes sur la route autour d'un bâton. (31 août 1958)

Vous dirai-je aussi que, par son intelligente et délicate fraîcheur, la fidèle Antigone me dispense aujourd'hui d'une canne de neige ! » (10 octobre 1958)

¹⁴ Colombe est, là encore, choisie parmi d'autres femmes. Fin octobre 1958, Fourré rédige son portrait (FdL n° 30, p 40). À ce propos, j'ai pu rétablir, dans le dernier numéro de notre bulletin, une meilleure lecture de la fin de ce fragment de lettre. La rencontre avec une étudiante se passe à Angers, dans le restaurant de Laurent le Catalan, place de la gare Saint-Serge, où Fourré avait ses habitudes, à deux pas de chez lui. Dans *Le Caméléon mystique*, il a fait de Laurent le maître d'hôtel du buffet de la gare de Tours.

Oserai-je amuser mon esprit à vous dire que je dois le reflet d'un hommage de souriante gratitude à cette Antigone, athlétique et musicale, qui me concède les charités de son bourdon printanier, parmi mes ombres, où passe encore le beau train bleu de la « Nuit du Rose-Hôtel » ? (15 novembre 1958)¹⁵

Les passages du cahier *Fleur de Lune* datés des 28 octobre et 21 décembre 1958 montrent que Maurice Fourré songeait, dès cette époque, à une cohabitation.

Au lendemain des obsèques de l'écrivain, écrit Yvon Le Baut dans sa *Biographie d'un auteur singulier*, alors qu'ils rangent son domicile, « les membres de la famille voient arriver une jeune fille d'à peine vingt ans, qui venait, ingénument, la valise à la main, pour faire sa vie avec celui dont elle ignorait la mort.¹⁶ »

Maurice Fourré aurait-il réussi in extremis à étreindre « l'absente de tous bouquets » ?

Jacques Simonelli

¹⁵ Lettres extraites de *Julien Lanoë, Correspondance littéraire*, édition numérique par Guy Lanoë, que nous remercions de nous avoir aimablement communiqué son ouvrage.

¹⁶ Les obsèques furent célébrées le 19 juin 1959. La visite de « Colombe » eut lieu le mardi 23 juin, comme en témoigne une lettre de la jeune femme à Jean Petiteau, communiquée par Yvon Le Baut.

LETTRES AU CORNAC (SUITE ET FIN)

Oui, « fin », c'est irrévocable, on le sait, toutes les bonnes choses en ont une, mais nous espérons que vous avez eu plaisir à suivre au fil de ces derniers numéros les échanges nourris entre Fourré et son Cornac. Correspondance certes incomplète, mais surtout correspondance tronquée. Tronquée dans le temps, car elle s'arrête net, sans que nous sachions exactement pourquoi, en 1955 (? Il peut subsister un petit doute sur le millésime, la dernière carte postale envoyée par Fourré ne portant qu'une date incomplète), quatre ans avant la mort de Fourré. Et tronquée dans la communication, puisque dans cet échange, seule la voix de Fourré se fait entendre, dans un constant monologue (qui en acquiert parfois un caractère quelque peu obsessionnel), et que, sauf miracle, nous ne retrouverons jamais les lettres que Louis Roinet écrivit à son vieil ami.

Rien donc, entre 1955 et juin 1959, date de la mort de Fourré ... Et, à partir de la fin de 1949, une très nette raréfaction des échanges. Outre l'hypothèse, très crédible, de lettres perdues, peut-être une des raisons de l'affaiblissement de cette correspondance tient-elle à l'émergence d'une nouvelle présence tutélaire dans la vie de Fourré. C'est celle de Julien Lanoë, personnalité importante du monde littéraire nantais, voire parisien, qui va reprendre le rôle de conseiller, de référence littéraire, jusque-là assumé par Louis Roinet. Nous verrons bien si cette supposition se vérifie, puisque nous avons le projet de poursuivre la publication de la correspondance (croisée ou non) entre Fourré et ses amis et mentors précisément par ... les lettres à Julien Lanoë. Quoi qu'il en soit, la dernière lettre de cet ensemble, pour une fois signée Roinet, et adressée à Jean Petiteau, le neveu de Maurice, ne laisse aucun doute sur les liens d'amitié, voire d'affection, qui unissaient les deux hommes.



Mardi 17.5.49, Angers.

Bien cher Ami,

En même temps que votre aimable carte, je reçois une belle et bonne lettre d'A. Breton, qui me fait un immense plaisir, et à laquelle je répondrai demain après y avoir réfléchi à loisir.

1° Tout est d'accord avec M. Gaston Gallimard : collection Révélation, publication cette année. Queneau recevra d'A.B. la copie dactylographiée non reliée pour calibrage de l'imprimeur. M. Breton demande de conserver la sienne. Le mieux serait donc que je lui remette une de celles que j'ai à Paris et dont je déglinguerais la reliure – Je viendrais donc à Paris incessamment – car A. Breton me parle de remettre la copie cette semaine, et je ne sais comment faire sinon arranger ma prochaine venue.

Le contrat me serait bientôt donné à signer. Publication dans le 2° semestre.

2° : la lecture¹⁷ aurait lieu incessamment dès que les arrangements matériels de ma venue seraient effectués – ainsi que les appels.

Une vingtaine de personnes dont voici liste :

- Jean Paulhan
- Raymond Queneau
- Jules Monnerot
- Pierre Mabille
- Aimé Patri
- Jean Richer
- Rolland de Rennéville [sic] (dont l'œuvre m'a été personnellement infiniment utile et précieuse par mille conseils)

¹⁷ Il s'agit bien sûr de la fameuse lecture du *Rose-Hôtel* organisée par Breton à l'hôtel Littré le 25 mai 1949 (cf notamment *Fleur de Lune* n° 36)

- « plus nos amis – (dit M. Breton) – et jeunes amis surréalistes qui ne me pardonneraient pas ...
« Julien Gracq (et Michel Carrouges) devraient bien entendu être des nôtres ...
« Soit au moins « une vingtaine de personnes ».

Naturellement, c'est M. Breton qui fait les invitations, ainsi qu'il importe du Patron. Je le lui confirmerai pour qu'il agisse ainsi, s'il lui plaît.

Trop heureux que je serai de recevoir en cette cave nourricière de rêves, d'espoirs – et de nourritures plus temporelles – où je me sentirai achevé d'être instauré.

(Mais où arrivant quelques journées d'avance je serais heureux d'échanger avec vous diverses vues préalables, assez ébaubi que je serais en ce détour d'un curieux périple commencé autour d'un bock du café Gasnault !)

Mais heureusement que je suis, grâce à vous, un peu entraîné à ces rencontres parmi des entourages progressants, où s'humilient, tremblent et se bandent les élasticités soumises à d'extrêmes épreuves de mon échine lassée de bien des jeux plaisants ou sévères.

Quelle aventure merveilleuse pour un timide fugace ! Et mériterai-je d'être la pomme de Guillaume Tell ! ...

3° : A.B. va rééditer son Anthologie du Rire noir [sic] et me demande de m'y intégrer avec quelques autres, avec ma photographie ! Si la Nuit du Rose Hôtel paraît d'abord, il me demanderait d'y publier un fragment de Tête-de-Nègre – dont j'espère bien établir sinon finir le premier chapitre, comme élément d'amorçage dans les premiers mois d'été. (Ma pensée tourne autour et je crois que peut-être « ça ira »).

En somme, Tête-de-Nègre, c'est l'Auteur du Rose-Hôtel ... (dont la Nuit n'aura indiqué que les signaux et les rires et quelques masques brisés et changeants).

Mais quelle magnifique lettre m'a écrite le merveilleux André Breton. Quelle éblouissante promotion me confère son geste tout-puissant vers moi.

Sa délicatesse à mon égard prend les formes les plus exquises, et qui m'entraînent avec ravissement dans ce monde où vous m'avez fait les premiers signes.

A.B. m'informe que M. Carrouges a eu le malheur de perdre sa mère et que ses enfants à la suite d'imprudences lui ont donné des inquiétudes.

J'ai écrit, je crois vous l'avoir dit, à Michel Carrouges ; et j'ai fait allusion à un passage de son *Kafka* sur la « réalité fantastique » qui semble signifier les apparentements et les observations fort intéressantes d'un certain côté sur-réaliste de mon faire.

Et ayant à envoyer une petite carte postale à M. Butor, j'ai fait une allusion à des pages de M. Carrouges intégrées dans Cahiers du Sud que M. Carrouges m'avait remises, « Breton et le prestige de la femme ». Je lui ai parlé comme à vous de cette question.

Entre parenthèses, je ne suis pas tout à fait d'accord avec l'observation de votre lettre d'hier sur la femme instrument d'amour dans le Rose-Hôtel .

1° Il y a Rosine qui ne me semble pas culottée en peau de fesse. Elle ne reçoit pas un seul baiser pendant 356 pages.

On ne dirait même pas qu'elle a un épiderme !

2° Et les amours de Vespasien pour Rose ? Rien qui indique le désir : admiration, goût de la souffrance, voilà ce que je vois chez l'Albinos, martyr du tablier et de sa sordide poche bénitier.

3° Et Léopold ? Cocu comme amant, cocu comme père. Un cocu-blanc, et qui s'en contente. Vierge, peut-être. Il ne vient même pas, dans cette nuit du 21 juin, qui consacre la rentrée de la veuve d'Honoré Bouteille « qui ne fut jamais pour lui le joyau d'un illégitime plaisir ».

Dans cette Nuit on empêche les mouches, seules amantes, de s'aimer, et les ombres de se trop joindre quand elles sont de sexes opposés.

Je ne vois pas cette « femme instrument d'amour » que vos yeux divertis par le printemps de la glycine croient voir.

Mais des étages 1 à 5, d'accord. Je crois l'annoncer moi-même ... Je « Passe » ...

J'ai demandé à M. Butor qu'il me fasse l'amitié le moment venu d'un petit papier qui me donnerait sa réponse au RH pardelà le ½ siècle qui nous sépare.

Il va falloir que j'écrive à Pierre Debray, à Mme Vallentin, à Mme Maitre, à Melle Bloch — et puis j'enverrai un petit mot à M. Bachet peut-être.

Inclus je vous envoie, que vous aurez probablement lu, un bel article de A. Hoog dans Carrefour sur André Breton. (Vous souvenez-vous que A. Hoog compte parmi les personnes auxquelles P. Debray a dédié son Rimbaud ?)

Inclus également une découpage du Courrier de l'Ouest où je reconnais le mouvement d'écriture de l'ami commun qui nous a mis en rapport J. Gracq et moi¹⁸. Vous y verrez certainement la pensée de Gracq.

Je termine cette lettre écrite par bries énervées ou assoupies ; vingt fois suspendue, dans une heure de bureau où ma pensée s'éparpille et se dissout.

Amitiés

M.F.

== Également inclus un article d'H. Bazin, « compatriote » d'une autre musique

¹⁸ Il s'agit de Stanislas Mitard, procureur à la cour d'appel d'Angers, grand ami de Fourré, et ancien condisciple de J. Gracq au lycée Clémenceau de Nantes.

Angers, samedi 21 mai 49

Bien cher Louis,

1° Oui, magnifique aventure où l' « Indécrottable paresseux et autre », l'échine encore râpée des coups de trique de ses maîtres, peut recevoir d'un magnifique Promoteur en marge, une lettre se terminant par ces mots : « Croyez, très cher Monsieur, à mes sentiments de très profonde admiration et d'attachement à l'abri de tout ». Cela doit s'adresser, probablement, à un sieur Blin, qui torturait avec attention mes neuf ans, pris en grippe par Sa Crottabilité. Tête-de-Nègre a souffert, croyez-le, de certaines promiscuités d'enseignement, mais saura ne point les monter en épingle – l'épingle sur laquelle on pique la mouche à cabinets de certains souvenirs.

2° Oui, je suis très content des noms prévus pour mon entrée en piste et j'espère bien que la présence de Jean Paulhan, celle aussi de R. Queneau, signifiera l'adhésion cordiale et totale de la maison Gallimard à cette entrée de mon texte dans la vie sous sa haute égide. Alors je ne vois pas pourquoi je ne serais pas considéré aussi poulain du puissant directeur littéraire, puisqu'il me fera l'honneur lui aussi de me venir, tellement avant l'impression, introniser.

Oui, je sens bien qu'une main supérieurement habile me comble de sa protection, et que presque tout sera fait pour que soit décrotté d'éventuelle indifférence le texte échappé aux conséquences pédagogiques et autres de mes anciens Maîtres de Question.

Mais ce sera tout de même gentil, et me touchera, croyez-le, que de pouvoir et m'intéressera [sic], les appréciations de divers amis qui me furent bons en première heure.

3° Écoutez ! J'arrive à 12h50 mercredi à la gare Montparnasse (métro Bienvenue par la ligne Passy). Si je n'ai pas de lettre d'A.B. ici ou à l'hôtel, je lui téléphone pour la copie à remettre, de même que pour les dates de mes rendez-vous avec lui. Une fois informé je saurais [sic] à quoi m'en tenir sur l'essentiel de mon emploi du temps durant mon proche séjour dans le pays de la Tour Eiffel et de la galerie Devèche.

Le mieux c'est que vous déjeuniez avec moi, m'attendant soit à la gare (le train n'a guère de retards, touchons du bois) soit à l'hôtel. Car alors après nous aviserais congrûment.

Apportez donc svp votre exemplaire pour confrontation en cas de petites choses relevées par vous avec la copie que je donnerai à l'imprimeur (nullement la vôtre) (A. Breton me dit lui aussi : je ne veux pas donner la mienne !).

Et puis enfin j'écouterai volontiers quelques conseils utiles. Je compte donc sur vous. Et nous verrions si je puis avoir le plaisir accepter [sic] votre aimable invitation et de Madame Roinet le jeudi matin.

4° Oui – dînant le soir avec Michel¹⁹, je pense me rendre à cette heure hâtive de 21 heures à la galerie ReDevèche – où je sais bien que je devrais me mettre d'accord pour qu'y soit effeuillée dans un soir consacré aux roses la fleur parfumée de ma Rose des lavabos²⁰.

Peut-être Michel sera-t-il en mesure d'y venir.

5° Je n'ai reçu pas le moindre petit mot de Denise²¹ depuis sa station suburbaine. Vous me rendrez cette justice que je vous en avais prévenu d'avance.

¹⁹ Très probablement Michel Fourré-Cormeray, le neveu de Maurice.

²⁰ Pendant les premiers mois de 1949, il a été souvent question de l'éventualité d'une lecture publique du *Rose-Hôtel* (alors encore inédit) à la galerie Devèche, rue Brey, près de l'Étoile. L'irruption d'A. Breton dans la vie de Fourré, et l'organisation par ses soins de la lecture plus prestigieuse à l'Hôtel Littré (cf note 27 ci-dessus), ont dû tuer dans l'œuf ce premier projet, qui ne semble d'ailleurs pas avoir suscité l'enthousiasme de Fourré.

²¹ Denise Bosc, actrice de la Comédie française, chargée de la toute première lecture publique du *Rose-Hôtel* en novembre 1948 à Paris.

Vous le saviez si bien vous-même que vous avez déjà pensé à d'autres artistes pour ma rose == en tout cas en ce qui me concerne, je saurai désormais faire l'économie de mes amis ; car la tire-lire dans la vie n'est jamais inépuisable.

6° Oui, avec Photographie, l'Anthologie du Rire noir (et puis notice je pense du patron). Je ferai faire la photographie à Paris au calibre des autres et qui ne me rogne rien de mes 100 ans.



L'Anthologie de l'humour noir de 1950,
où Fourré, finalement, ne figura pas.

Mais que pensez-vous d'une Œuvre et d'un Auteur à qui on propose dans un même courrier l'extraction hors son texte d'un double produit, la fleur du rire noir et celle du rire rose ? ...

Où est la gageure ? Il doit y avoir un Équilibriste là-dedans.

7° Je demanderai à Jean Benoit qui fit accueil à cette signature à Florisoone dans son *Delta*²², s'il est vraiment le fils de votre prédécesseur dans la chaire de seconde au lycée David (pas Goliath) et de qui j'ai gardé un si respectueux et affectueux souvenir pour sa commisération au Galeux – deux fois éjecté hors des bancs – et qui lui tendit la main (entre parenthèses, vous en voyez une, déjà, parenthèse – je crois me rappeler soudain qu'un discours de M. Florisoone à la distribution des prix (mais je ne me rendais jamais à ces rassemblements : je n'ai plus changé !) avait comme sujet le Mauvais Élève.

Étrange ... ?? ... ! ... Je vous en reparlerai.

8° Je suis très content que Mademoiselle Gaugain ait retrouvé dans le Rose-Hôtel également ma parfaite ressemblance avec ma Famille, dont elle connaît si gentiment tout le détail des éléments, dans cet étrange « amour sans désir » dont je n'ai cessé de brandir à deux mains le pur drapeau. Oui vraiment je serais curieux de me voir confirmé quel de mes consanguins et sous-collatéraux a pu lui apparaître comme mon pré-curseur [sic] dans la fantaisie poétique. En ce qui me concerne, je cherche, je m'égare et ne trouve pas toujours. On apprend à mesure qu'on avance dans la nuit. Tou dépend de la main rencontrée près de la rampe.

9° Bonne nouvelle. L'hôtel de Bagnoles m'a répondu, je lui annonce ma venue pour un séjour (le mien) du 1^{er} au 15 août environ.

²² Charles Félix Florisoone (1864-1930), agrégé de lettres, professeur au lycée David d'Angers, puis à Janson de Sailly, spécialiste de Chateaubriand. Son fils, Michel Florisoone, conservateur au Louvre, a beaucoup écrit sur la peinture, et l'on retrouve son nom au sommaire de l'éphémère revue littéraire *Delta*, qui n'a connu que deux livraisons, en 1945, et dont Jean Benoit fut le directeur. On y rencontre aussi celui de l'artiste peintre Geneviève Petiteau, nièce par alliance de Maurice Fourré. Jean Benoit et son épouse étaient présents lors de la toute première lecture que Fourré fit du *Rose-Hôtel* à l'été 1944, alors qu'il était réfugié au Ruau, chez ses neveux Petiteau (cf *Fleur de Lune* n° 33).

Également je m'arrange pour la Baule en vue d'un petit séjour tranquille. Ce ne sera plus à ND du Port.

10° Je pense toujours à une petite liberté progressive et à ses aménagements me permettant de mettre M. Tête-de-Nègre de plus en plus à son ouvrage ... et peu à peu je tâte de ça de là les terrains sous ma canne blanche à tête de canard.

11° 12° 13° Mon cher Louis je présente mes hommages respectueux à Madame Roinet, mes amitiés à vos enfants, à vous mon affectueuse et reconnaissante cordialité.

Maurice-André Louis
Gouverneur

[En marge] PS Michel Carrouges et Julien Gracq m'écrivent qu'ils attendent avec impatience ma comparution ... Je crois que je me défendrai bien.



24 mai 49

Tic-Tac ...
Vingt minutes après.

Je viens de relire une admirable nouvelle de Ventura García Calderón²³. Quelle couleur, quelle densité minérale ! Les lamas descendront-ils toujours des Andes ? Et puis, feuilleté quelques pages d'Azorín²⁴, très serrées, mais d'un moins dense relief. Vraiment, certains côtés de la littérature hispano-américaine, quand elle n'est pas trop tournée vers l'Europe, quand elle garde résolument son rauque fumet d'Espagne coloniale et d'Indiens pur sang rouge, m'appelle et m'enchant ... Est-ce l'invitation de Gouverneur, par la voix de « Denise », un jour de neige, ou les fous que mon enfance a connus qui fuirent au Pérou en doublant le Cap Horn sur des voiliers épouvantés, et en revinrent plus fous encore ? ... La main court sur la tête des enfants – et les graines touchent d'autres sous les doigts –. Des fleurs ? Mon bon ami !

Non, je n'irai pas voir la Loire, trop sage en ses menaces sablonneuses.

Mais je voudrais « écrire » encore ! ...

²³ Écrivain et poète péruvien (1886-1959). Né à Paris, il a écrit en français comme en espagnol. La nouvelle dont parle Fourré doit être *La vengeance du Condor*, ou encore *Couleur de sang*, qui a reçu un prix de l'Académie française. Ces « lamas descendant des Andes » ont nourri une des images du *Rose-Hôtel* : « Devant les Andes, où planent les condors au-dessus des lamas, qui descendent des cimes bleues ... » (RH, « Les Îles d'amour », p. 97).

²⁴ José Martinez Ruiz, dit Azorín, écrivain et essayiste espagnol, 1873-1967.

Puisque me fuit le monstrueux soleil et l'enchantement minéral des mers de turquoise, je vais relire « Le Baladin du monde occidental²⁵ » avec des schistes (?) de brume et la menace verte des horizons mouillés.

Onze heures

Décidément, je vais faire taper trois nouveaux exemplaires du RH, qui me donneront plus de commodité, de flexibilité pour espérer le moment où l'imprimerie me débarrassera, j'espère, de ces trop proches voisinages.

J'alerte ma dactylo.

Un rose – un canari – un amarante – trois écuyers qui courront sans moi dans leurs atours de papier, avec des fraises colorées autour des coups offerts – ce pendant que, moi, m'accommodeant de mes vétustes royaumes de chair, je m'endormirai sous la bure.

Le Médecin qui a rougi de mon sang une fiole entière, me dira demain si je suis mort. Quelque soit son véto du lundi, vivra toujours mon rêve – si Louis Roinet lui permet songe.

J'attends le programme des classes, tout confit en révérence dans la pensée de concours, examens, productions de l'élève souriant – dans la pensée des couronnes en couvercle de cercueil.

Mais il ne faut pas oublier que l'Économe n'a pas fait de provision de chènevis dépassant le 24 juin, date des vacances de l'Écolier anémié et les fesses usées par six mois de banquettes scolaires.

Révérend. Affectueux. Discipliné. Invincible. Tout à vous,

M.

[en marge] Mes respectueux hommages à Madame Roinet
Ne pensez-vous à Bagnoles pour le travail ?

²⁵ Autrement dit, la plus célèbre pièce de théâtre de J.M. Synge. Peut-être Fourré l'avait-il découverte lors de la création française, à Paris, en 1913 ?

29 juillet 1949

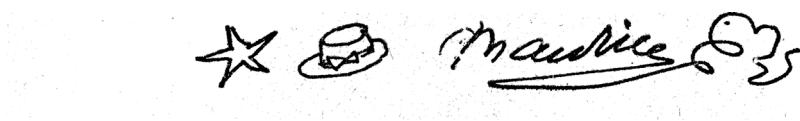
Cher ami,

Bien reçu votre lettre. C'est entendu : je pars Mardi matin – mais pourquoi me faire l'amitié de cette gracieuse [sic] invitation du Mercredi, où je ne ferai que donner le spectacle de ce que je sens être une assez immense fatigue ? Ces dernières semaines de chaleur si lourde, dans le climat stagnant d'une rivière pourrie, m'ont terminé. Et puis je crains bien avoir à jamais perdu cette cellule de cristal imperméable que je connaissais, qui rendait viable ma vie, avant que j'eusse commencé à coltiner vers Paris mes papiers. Plus que jamais je me sens d'ici arraché ; et je ne suis pas sûr, maintenant que ma personne est découverte, avoir la paix dans une respiration que ne voile maintenant aucun masque. Enfin, ce n'est peut-être qu'un moment à passer et qu'abolira un peu de repos. Mais ici quel poids certains jours – peut-être parce que je ne travaille pas.

Demain, je pense avoir la photo pour l'Anthologie du rire noir. Sur l'épreuve que j'ai vue, j'ai un faux air – non de « surréaliste » ... – mais d'un sous-Paul Valéry, aigu, tendu, mince ... ce côté bûcheur, limeur de vocables, etc.

Il fait chaud encore aujourd'hui, et le collier de perles de la sueur étrangle les rondeurs du cou sous la tête pivotante d'une Rose, trop douce en ses sourires par moi déjà répudiés.

Je soulève mon chapeau, cher Louis, et le lance par-dessus les arbres pour vous saluer dans les étoiles.

A handwritten signature in black ink that reads "Maurice". To the left of the signature is a stylized five-pointed star. To the right is a decorative flourish or cloud-like shape.

Lundi 3 octobre [1949], Angers

Bien cher Louis,

Merci pour votre excellente information relative à J. Verne. J'avais justement écrit hier à un neveu de J. Verne qui, dans sa campagne près d'Oudon, me faisait dire de le venir voir, pouvant me communiquer photographies et documents sur son descendant. Trop tard pour le numéro²⁶, je pourrai le rencontrer ultérieurement. (Je vais voir en tout cas s'il ne serait pas possible d'attraper un peu de publicité du côté des journaux de Nantes : *La Résistance de l'Ouest* (Ex *Phare*), *Le Populaire* et aussi *l'Ouest France* : Jules Verne était né à Nantes (M. Carrouges fera-t-il le nécessaire ?).

Je ne sais toujours pas si mon chapitre 14, Enfance de Gouverneur, paraîtra aux « Cahiers »²⁷. Entre parenthèses, j'ai vu cette magnifique publication !

J'ai lu « Paru », non le dernier numéro que je lirai. Ce sera bien commode et intéressant pour moi de le suivre, car y passent bien des noms et personnes sympathiquement connues de moi – et il y a de nombreuses et précises informations conçues et élaborées dans un esprit qui me plaît.

J'ai reçu une lettre de A. Breton, très aimable. Ma photo le satisfait, dit-il, m'y ayant retrouvé au surplus en un matin où je reposais devant le lac de la forêt de Paimpont.

Il n'a pas revu Jean Paulhan depuis son retour – il dit qu'il espère que son introduction me plaira, encore que l'ayant faite assez brève et tendant, ainsi qu'il me rappelle l'avoir dit naguère, à ne pas obstruer l'entrée d'un texte léger, etc ... Je vais le remercier encore. Il savait mieux que moi ce qu'il avait à faire, et tout sera bien. Mais je vois bien qu'il voudrait que je l'aie lue.

²⁶ Le numéro spécial Jules Verne de Revue *Arts et Lettres* auquel Fourré lui-même a contribué (cf note n° 4, p. 12 de ce bulletin).

²⁷ C'est-à-dire les *Cahiers de la Pléiade*, et oui le numéro de l'automne 1949 comportait bien les pages choisies du *Rose-Hôtel* (cf *Fleur de Lune* n° 33)

Il me demande des renseignements sur un natif d'Angers, J.P. Brisset, sorte de personnage extraordinaire, considéré, je crois, comme un $\frac{3}{4}$ de fou (ou un génie), qui publia à compte d'auteur des choses assez extravagantes et invendables hormis pour les curieux, vers 1910. Évidemment, c'est extrêmement étrange, et A. Breton l'avait mis en 1940 dans son Anthologie de l'humour noir où on le voit en gibus devant le Panthéon. L'imprimeur – renseignements pris par moi – a fait faillite en 1928. Je vais essayer de rassembler diverses choses sur lui, mais trouverai-je autre chose que « Les Origines humaines », « Les Prophéties accomplies », auxquelles Breton s'intéresse beaucoup ? Et de fait c'est d'une invention assez *extraordinaire*. Je suis allé voir à l'hospice des Ponts-de-Cé un ancien journaliste devenu infirme et qui avait plus ou moins travaillé chez le dit imprimeur, mais ne se rappelle rien. Dommage ! Je continue les recherches.

Le prince des Penseurs dans nos murs



Le prince des Penseurs, hier, fut notre hôte. Le prince des Penseurs, comme nul n'en ignore, est M. Pierre Brisset. C'est un petit vieillard blanc et chauve. Après avoir été reçu à la gare Montparnasse par une troupe de fidèles, avec lesquels il déjeuna, M. Brisset alla rendre visite à son collègue de bronze que sculpta Rodin, place du Panthéon.

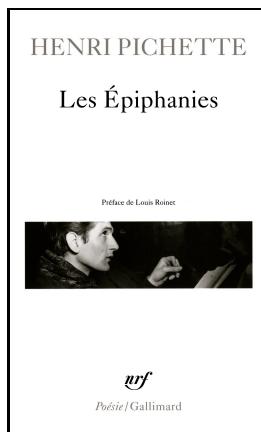
Coupage de presse illustrant la venue de Pierre [sic] Brisset à Paris

A. Breton m'annonce vouloir publier un Almanach 1950 – faisant pendant et réponds à l'Almanach 1900 du Père Ubu. Il m'offre place, avec un texte autre que le Rose. Je vais lui proposer mes pages de départ de Tête-de-Nègre ??

Le travail reprend. Affections,

M. Fourré

PS [En marge, en haut du début de la lettre] Merci pour ce que vous écrivez et écrirez pour « Psyché »²⁸ – sur l'un et l'autre objet. Cela m'intéresse infiniment. Mais vous savez que j'avais envoyé par vos soins un mot de sympathie et de considération sous signature illisible ! Faites donc je vous prie la commission verbalement à M. Pichette²⁹. Merci. F.



²⁸ La revue *Psyché* « Revue internationale des sciences de l'homme et de psychanalyse », dirigée par Maryse Choisy, paraît dans les années quarante et cinquante. Outre Roinet, elle comptait parmi ses collaborateurs d'autres relations de Fourré, comme Colette Audry, et aussi quelques personnalités prestigieuses (Teilhard de Chardin, René Laforgue, Anna Freud, Françoise Dolto ...)

²⁹ C'est Louis Roinet qui a écrit la préface des *Épiphanies* d'Henri Pichette.

Ce samedi 13 mars 54

Bien cher Louis,

Je note au hasard une conversation intérieure que j'avais avec vous, à savoir que :

L'ouvrage que je termine serait un essai d'explication, de justification de ma position vis-à-vis du « Rose-Hôtel » que j'ai voulu éclairer en une autre œuvre par un mouvement de clartés explicatives, plus de couleurs, une humanité moins affadie de douceurs, et l'explosion de quelques poudres que n'a pas touchées la mèche de l'artificier. Le vrai sujet, c'est l'auteur du RH ... et ses réactions devant les rapports entre l'œuvre faite et celle qui se fait, la repousse ou la rejoint, en somme l'éclaire. Ai-je réussi cette gageure ? J'en achève les qqs phrases un peu explicatives, dans les pages de déclin, alors que l'ensemble de mon intention pense apparaître ... Et ceci dit, je vois que je ne puis qu'effleurer la peau de la question. Pourtant, je voulais avoir trace – ces mots-là sont pour vous – en ce moment où je vois deux œuvres devant moi : le rose et le rouge. De toute façon, je passe un curieux moment qui va bien durer un mois, d'autant que le « Rose-Hôtel » a pris progressivement une sorte de vie au-dehors, qu'on le connaît et qu'on m'en parle – en essayant de deviner l'Autre.

Dimanche 14

Et malgré tout cela, mon bon ami, c'est toujours le MOT, qui compte ! ...

PS Vendredi

Cher Louis,

Comme suite à ce que vous me dites relativement au MOT, et que je partage absolument, pensant que le mot donne valeur à tout, et justifie tout ce que l'on peut dire, car il peut tirer, lui seul, la substance de la plus banale chose d'apparence.

Je vous signale deux livres que j'ai lus l'un plusieurs fois, l'autre souvent.

1° Pierre Guégen [sic : Guéguen], « Poésie de Racine » (Éditions du Rond-Point, 1946).

« Virgile, père de l'occident », de Théodor Haecker (Desclée de Brouwer, traduction Jean Chuzeville).



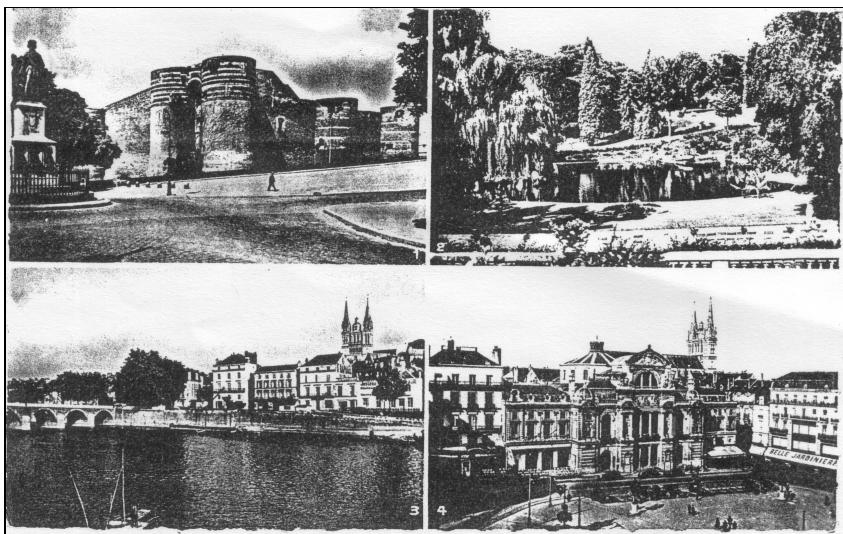
Pentecôte [dimanche 6 juin] 54, Angers.

Mon cher Louis,

J'ai été bien content de recevoir votre belle et bonne lettre – mais tout désolé de vous savoir malade. De quel cœur sincère, mon ami, je vous souhaite meilleure santé, votre tout entier rétablissement ! Et puis je suis confus de vous avoir donné à lire, au moment même de vos vacances, qui eussent dû être consacrées tout entières au repos, et aux sourires bienfaisants, mon affreux roman traversé d'explosions si noires. Je l'ai pensé faire en hommage amical pour vous, et en témoignage de bien vive estime, de gratitude ... Quand on a mon âge, on ne peut plus être toujours « rose », on se trouve face à des paysages dénudés, surtout quand on vient de passer par un tel hiver ! Et puis, il m'était impossible de rester toujours dans la même couleur : la vie morne, que je mène ici, se reflète ex-abrupto dans mes écrits ... Mr Maurice n'a plus de camionnette le dimanche. Et dans mon imagination se dénudent les feuillages que je ne peux pas voir. – Alors, comment ne saurais-je pas que les choses que j'écris me vaudront des Solitudes aussi évidentes que celles que je peins ! Mais puis-je éviter le destin de les écrire, quand il leur est donné si tôt de rencontrer la brise qui les fait partir – même contre moi retournées ?

J'espère que vous avez prévu pour vous et les vôtres de bonnes vacances reposantes cet été, dans quelque endroit bien sain qui vous plaira. Présentez mes hommages à Madame Roinet, mes affections à vos enfants, à Clarisse. Recevez ma cordiale affection, mon cher Louis,

Maurice Fourré



Recto de la carte postale envoyée le 1^{er} août (1955 ?) à Louis Roinet. [Angers. 1 Le Château et la Statue du Roi René. 2 Le Jardin des Plantes. 3 Les Bords du Maine. 4 La Place du Ralliement.]

Angers, ce premier août

Bien cher Louis, merci de votre belle carte d'Italie, où j'ai la joie de voir la gentille signature de Clarisse. Je vous souhaite heureux séjour dans ce pays si bleu, où je ne suis pas allé depuis 1925. Présentement, je me suis attardé, bien sottement, au bord de la Maine torpide, craignant les bousculades et le bruit. Je me repose, et prépare d'autres travaux, sans lesquels je ne puis vivre. Les jours se coagulent, quand je ne fais rien. Avant la fin du mois, je serai reparti au bord de la mer, dans la nécessité de changer un peu d'air. Mes hommages je vous prie à Madame Roinet. Embrassez vos enfants, de tout cœur, Maurice Fourré.

ET POUR FINIR

LA LETTRE DE LOUIS ROINET À JEAN PETITEAU

Bois de Boulogne 38
Ce 25/2/60

Bien cher Monsieur,

J'aurais dû depuis longtemps vous dire notre émotion, notre gratitude au reçu de votre envoi si délicatement dédié.³⁰ Mais j'ai préféré d'abord écouter longuement cette chère voix qui s'exprime à travers ces pages, l'inoubliable voix de votre oncle. Et aujourd'hui, grâce à vous, j'ai vraiment l'impression de lui répondre, de renouer le dialogue engagé lorsque j'avais parcouru la première version du manuscrit.

Me voilà ramené à quelques années en arrière, à l'époque où, désireux d'échapper à l'envoûtement du « Rose-Hôtel », il me permettait parfois de le suivre dans son exploration d'un labyrinthe de sortie, vers la magie celtique en passant par les pompes sans saveur de Château-Gontier. Que de fantaisies malicieuses ! Vous les savourez sans doute comme moi si vous avez longé avec votre oncle les soixante-quatorze bancs de la Promenade, salué le buste de Loysen et ses « Chastes aïeux », souri des « somptueuses sœurs Trubel » et démystifié la Camionnette de M. Maurice ; mieux que moi peut-être si vous avez suivi notre magicien jusqu'à Daoulas et ses « Carrefours d'eaux » ... Jamais je ne serai assez reconnaissant à votre oncle de m'avoir accordé parfois le privilège inoui d'assister, d'accéder au mystère même de la création poétique, dans les libertés les plus bondissantes.

³⁰ J. Petiteau a dû envoyer à Louis Roinet un exemplaire de *Tête-de-Nègre*, sorti fin 1959, quelques mois après la mort de Maurice Fourré.

Aussi m'est-il très difficile maintenant, vous le comprendrez, de me mettre au niveau du lecteur moyen pour apprécier ces pages. Elles me font presque toutes des clins d'œil !

Je devrais, je le sais, jouer le jeu, et frissonner sur ce chemin ténébreux où le héros veut m'entraîner, de la Toussaint à l'Épiphanie, de la Mayenne au Blavet, à travers miroirs et masques, jusqu'à l'anéantissement du Double tyrannique et sénile, et à la libération de l'Amour. Mais à chaque pas je m'attarde, accroché par une confidence, un rire étouffé, une angoisse, l'une de ces formules exquises où notre grand ami livrait le secret le plus délicat de son cœur. Pour ma part, je ne puis que regretter qu'après le « Rose-Hôtel » votre oncle se soit si laborieusement préoccupé d'organiser de vastes affabulations pour y cacher les confidences de son âme, plutôt que de laisser directement s'épancher la source de ses émois, comme il le faisait si bien dans la conversation, et dans ses lettres admirables d'humour ailé.

Pourtant, à travers les fantaisies du récit, une hantise s'exprime cette fois avec une force qui me bouleverse, la hantise de la vieillesse et de la mort. L'œuvre a été conçue, votre oncle le répétait, comme une réplique finèbre au premier ouvrage : une « rose noire » disait-il. Cette hantise explique peut-être certaines faiblesses : un abus d'adjectifs mignards ou cosmiques qui me gâtent d'excellents effets du « Rose-Hôtel » en les tournant en procédés. Mais elle me prend à la gorge aussi quand je découvre aujourd'hui « le cœur délicatement fragile de l'agonisant alanguie dans le fauteuil à oreilles », et plus loin : « l'Octogénaire disparaît avec suavité ... », et surtout ce qui me paraît un « Adieu aux quais de la Maine » (p. 241), poignant. Je retrouve là, intacte, l'émotion qui m'avait gagné en lisant votre lettre douloureuse naguère, douloureuse mais si sereine : « l'Octogénaire disparaît avec suavité ... », quelle prémonition ! Ou plutôt quelle attente, à la fois redoutée et souhaitée !

Ainsi vous le voyez, bien cher Monsieur, vous n'êtes pas le seul à vivre dans son souvenir, et sa petite filleule qui formulait déjà chaque soir, d'elle-même, une naïve prière pour l'âme de son parrain, a été la moins surprise de la famille quant à Noël un signe charmant lui a été fait d'en haut. Croyez-nous donc à la fois très fidèles et désireux de voir publier bientôt l'ouvrage que vous ne pouvez manquer de mener à bien, à votre tour.

Louis Roinet



« Le buste du gentil poète Loyson », à Château-Gontier

NOTES POUR UNE ESTHÉTIQUE FOURRÉENNE

(SUITE ET FIN)

Dans les notes pour *Fleur de Lune* publiées dans notre bulletin précédent, Maurice Fourré tente de définir l'esthétique qu'il suivra pour l'écriture de ce cinquième roman. Il y reprend des réflexions déjà anciennes, dont les premières traces remontent à 1954, durant la mise au point de la première version, qu'il croyait alors définitive, de *Tête de Nègre*. Selon les propos rapportés par le journaliste Jean Racape, ce nouvel ouvrage, « tout en restant imprégné de poésie, est plus ferme, plus vigoureux, parfois plus mordant que la **Nuit du Rose Hôtel**. »³¹

Cette fermeté, Maurice Fourré l'avait déjà signalée à Julien Lanoë, en se félicitant que les premiers lecteurs de *Tête de Nègre* y aient vu :

Des lyrics plus directs, le tout plus émouvant, plus mouvant, plus profond — hallucinant. » (4 mai 1954)
... et une forme plus drue (début juillet 54).

Il annonce à son correspondant, dans une lettre du 25 juin 1954 :

Je suis en train d'établir un troisième ouvrage, qui se prénommera « La Marraine du Sel », et que je vois peut-être plus mouvant et dramatique. (...) Le quatrième ouvrage — si j'en ai le loisir — serait celui du dépouillement.
[Il s'agit du *Caméléon mystique*]

³¹ *Une journée au bord de la Loire avec Maurice Fourré qui vient de terminer son nouveau roman « Tête de Nègre », Courrier de l'Ouest, 20 juillet 1954.* Jean Racape fut l'auteur du premier compte-rendu consacré à Fourré dans la presse régionale : *Choses et gens de l'Ouest. C'est à notre région que Maurice Fourré après un hommage à Jules Verne consacre son tout prochain roman.* Courrier de l'Ouest, 4 novembre 1949.

Vous voyez qu'il me sera bien précieux de parler avec vous de ce « Tête-de-Nègre », qui n'est que chaîne d'une petite chaîne. Vous m'aideriez à voir clair, dans cette nouvelle démarche constructive, où se posent mes premiers pas, cherchant le fil significatif.

Fourré revient, le 29 décembre 1954, sur « la mise en train d'un troisième ouvrage [*La Marraine du Sel*] où je pense que je n'aurai pas perdu en vigueur, entrain et le reste, dans un renouvellement fragmentaire vers une simplicité vigoureuse. » Il est probable que ce soit sur les conseils de Julien Lanoë que *La Marraine du Sel* ait été presque complètement « échenillée de ses petits poèmes », comme l'écrit joliment l'auteur - mais ils réapparaîtront dans le *Caméléon mystique*.

Je serai bien content de vous voir, qui êtes, je crois bien, le meilleur de ma conscience littéraire. (...) je travaille très bien à mon nouvel ouvrage qui semble apparaître tout dru, sobre, concentré et percutant, échenillé de ses petits poèmes. Bref, je m'amuse à ce jeu dur et ramassé. S'il est revigorant de s'exprimer, il l'est infiniment plus de penser se renouveler. (Lettre du 2 janvier 1955)

Tendre à un récit d'une *vigoureuse simplicité, sobre, concentré et percutant* : c'est une véritable ascèse que s'impose le romancier, dont témoigne la réussite de *La Marraine du Sel*. Le livre, efficacement articulé en trois mouvements narratifs, est en effet plus immédiatement accessible que *La Nuit du Rose-Hôtel*, sans que Maurice Fourré ait renoncé pour autant à « se retourner vers autre chose - un autre plan non dit. »³²

³² Notes pour *La Marraine du Sel*, AAMF Editions, 2010. Contrairement à celui de *Fleur de Lune*, ce cahier de notes ne comporte aucune réflexion théorique.

Tête-de-Nègre n'ayant pas été retenu par les éditions Gallimard, Fourré envisage de le retravailler, dans un même effort de simplification. Il souhaite pour cela l'aide de Lanoë, qui est lui aussi en relations suivies avec Paulhan, et lui écrit le 8 avril 1956 : « Et déjà pointe en moi le désir et le pouvoir de reprendre un vrai travail littéraire : peut-être la révision de *Tête-de-Nègre*, dont vous m'aviez parlé. Mais il serait nécessaire que je fasse mon départ sur une base de propositions portant sur les passages envisagés pour être allégés ou supprimés. »

Le 27 janvier 1957, il lui dit travailler au *Caméléon* (clôturé le 19 mai suivant) « qui serait aéré, cursif, non alourdi de discours lyriques dans la bouche des personnages. » Comme dans la *Marraine*, la « démarche constructive » y est plus ferme, basée sur les différentes strates temporelles qui se font écho et rythment le récit, alors que les romans précédents se déroulaient sur de courtes périodes. La structure spatiale présente dans tous les romans de Fourré s'y réduit essentiellement à l'axe Est-Ouest, sans perdre tout à fait ses droits.

C'est donc après une longue période de réflexion théorique, dont les lettres à Julien Lanoë permettent de suivre les étapes, que sont rédigées les notes pour *Fleur de Lune*, à partir du 18 Août 1958 :

Le livre que je pense entreprendre cet Hiver : Entièrement à l'opposé de T. de Nègre.

Lyrisme refoulé. Sobriété et mouvement.

Mais Fourré, s'il veut cette fois rédiger « le roman tout entier sans aucun poème, ni émanant du drame ni projeté dans le macrocosme ou le microcosme », ne manquera pas d'y accueillir « Le “ Merveilleux ” fusant par les fissures du Récit ».

Le 18 septembre 1958, il confirme à Lanoë sa nouvelle orientation, en lui parlant de « mon roman du prochain hiver, que je voudrais droit et aussi objectif que le peut un lyrique ? »

Car le lyrisme sensible et rêveur fut toujours élément et expression de la défaite, de l'anéantissement, de la carence. (...)

Fleur de Lune : Œuvre plus objective que les autres, où le lyrisme personnel s'estompe, les personnages extérieurs s'affirment, où le cosmique devient discret et le côté géographique passe à un plan secondaire. (Notes du même 18 septembre 1958).

En effet c'est, comme dans le *Caméléon*, la structure temporelle qui domine, avec la triple répétition d'événements se faisant écho à vingt ans d'intervalle, la trame géographique restant présente mais subordonnée à cette construction sur trois époques.

Le même jour, il précise dans son cahier les deux énergies principales de l'œuvre projetée, la *féroce* et l'*objectivité*.

Il semble ici songer à ses nouvelles de jeunesse, *Une Conquête* et *Patte de Bois*. *Fleur de Lune* ne sera d'ailleurs pas un *roman-poème*, comme Fourré définissait le *Rose-Hôtel*, mais « un roman-nouvelle, récit dur, dramatique, objectif et serré. » (Note du 21 décembre 1958).

Quant à la « Technique de style : ATTENTION ! Ce sont les adjonctions graphiques, dans le texte dactylographié qui apportent surcharge et abus de qualificatifs = L'adjonction fâcheuse ». Cette note du 18 novembre montre que Fourré avait coutume, dans ses livres précédents, d'incorporer ses poèmes *graphiques* au texte déjà rédigé.

Tout au long de ces années, l'effort de *sobriété* et de *concentration* de Fourré semble tendre, au-delà du livre lui-même, qui n'est qu'un mot dans la phrase infinie des livres, vers le mot, le *verbe-mot* : « C'est toujours le MOT, qui compte !.. (...) le mot donne valeur à tout, et justifie tout ce que l'on peut dire, car il peut tirer, lui seul, la substance de la plus banale chose d'apparence. » (Lettre à Louis Roinet du 13 mars 1954) ³³

³³ Voir dans ce bulletin, pp 40-41

Ou vers le Nom :

À
CELUI QUI SE VAINCRA
sera donnée
la manne cachée
un
Nom Nouveau
que personne ne connaît
si ce n'est
Celui qui le Reçoit
parmi les Vivants et les Morts

Tête de Nègre, troisième partie, « César ».

Ce poème est transposé d'*Apocalypse*, 2, 17. Et c'est en préparant *Fleur de Lune* (p. 4 du cahier) que Fourré décida de l'intégrer à *Tête de Nègre*.

Ultimes révisions de *Tête de Nègre* et du *Caméléon mystique*, esquisse de *Fleur de Lune* : les derniers travaux de Maurice Fourré sont intimement liés. La recherche d'un dépouillement formel qui leur est commune s'y fait le signe visible d'un détachement intérieur, propice à sa quête hermétique et mystique.

J. Simonelli

~~on l'auj sur des chks - le
H. tendus au II~~

~~S'it au commencement~~

~~S'it au milieu de~~

~~S'it à la fin~~

~~S'it à la fin de temps~~

~~épisodes ou à conclusion~~

~~finalité~~

~~✓ peut-être la chute
et pour ; Apocalypse~~

ÉCHOS



NOUVELLES

LA COQUILLE QUI TUE

Comme tous les écrivains, Fourré a été victime, directement ou indirectement, de coquilles qui ont faussé ou compliqué (et souvent de façon enrichissante, voire divertissante) la compréhension de certains passages de ses écrits. Jean-Pierre Guillon s'en était fait l'écho dans un déjà lointain numéro de *Fleur de Lune*³⁴.

Nous revenons aujourd'hui sur une autre de ces coquilles, ou plutôt sur une erreur que nous avons commise dans la lecture d'un texte manuscrit de Fourré et qui nous a fourvoyés dans une interprétation biaisée de sa biographie. Il s'agit du « suicide » de Fourré, un épisode évoqué ci-avant par B. Duval et J. Simonelli, et accrédité par une vague rumeur familiale, reprise par son biographe Philippe Audoin :

Maurice Fourré racontait (ou inventait) que, tout jeune homme encore, il avait tenté de se suicider. Son père était prêt à tout pour le dissuader de recommencer. Le vœu du garçon fut d'habiter Nantes. Il quitta donc Angers et débarqua dans la ville qu'il s'était choisie, « frais suicidé du matin ».³⁵

Fourré lui-même n'évoque clairement le suicide juvénile qu'une seule fois, dans *Le Caméléon mystique*, et c'est à propos de Dominique Hélie ; mais il mentionne le suicide de façon plus générale, dans une de ses lettres à Louis Roinet³⁶, à propos d'une des toutes premières lectures publiques du *Rose-Hôtel*, à l'Île Saint-Louis à Paris, à l'automne 1948 :

³⁴ Cf *Fleur de Lune* n° 21, « Notes, ou la coquille de Breton », par J-P Guillon.

³⁵ Ph. Audoin, *Maurice Fourré, rêveur définitif*, au Soleil noir, 1978

³⁶ Cf *Fleur de Lune* n° 39

... dans ces lectures qui ne finiront jamais, et dans celle-là, si proche de l'ex-morgue où, dans un crépuscule Poësque de l'hiver 1905, un ouvrier réparateur *et qui montait les farces du jour au suicidé*, pensa, derrière la vitre embuée, me faire mourir des surprises d'un soudain coup de pied ...

Sur la foi de cette phrase, et du paragraphe d'Audoin cité un peu plus haut, nous nous étions, à l'AAMF, convaincus depuis longtemps de la réalité de la tentative de suicide de Fourré. Certes, à y regarder de plus près, la date – « hiver 1905 » – aurait dû nous alerter : car en 1905, Fourré frôlait les trente ans, ce qui n'est plus (surtout à l'époque) un âge pour les suicides adolescents.

Et puis, la scène imaginée d'après notre lecture était bien un peu glauque : quoi ! Fourré se jetant dans la Seine, son corps repêché puis transféré à la Morgue, et soudain ramené à la vie par le coup de pied ravageur d'un ouvrier facétieux !

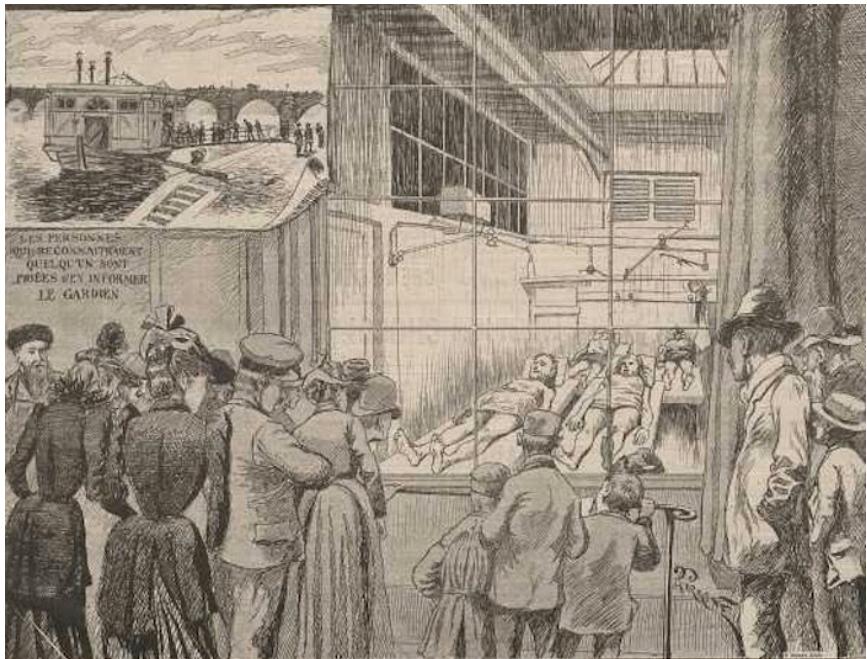
Mais non, c'était beaucoup plus simple, et nous remercions vivement J. Simonelli d'avoir, par une observation plus attentive, dissipé la méprise. Car c'est bien une mauvaise lecture, tout simplement, qui nous a fait voir une « farce du *jour* » là où il n'y avait qu'une farce à *jouer* ... jouer au suicidé, bien sûr !

Explications :

À la Belle Époque, la Morgue de Paris était un lieu public, où se pressaient derrière une vitre les amateurs de sensations fortes, Parisiens ou touristes (l' « attraction » était signalée dans de nombreux guides de Paris), pour découvrir les morts de la journée.

Il était donc facile (et tentant) pour un employé de la maison de s'allonger sur une des tables où l'on exposait les corps (on peut très bien s'en rendre compte au vu de l'image ci-dessous), et d'attendre le moment où une âme sensible se pencherait sur le défunt, pour donner soudain un bon coup de pied dans la vitre ...

Effroi garanti, et Fourré reconnaît volontiers qu'il a eu très peur – plus de peur que de mal, heureusement, mais bien assez quand même pour en frissonner encore, cinquante ans plus tard.



La Morgue de Paris en 1900

Cette mésaventure doit en tout cas nous inciter à un surcroît de prudence et de rigueur dans toute nos recherches fourréennes. Car si la présence méconnue d'une seule voyelle suffit à modifier en profondeur toute une biographie, où va-t-on ?

- Eh bien, Monseigneur, où va-t-on ?
- On agonise, probablement³⁷ ...

³⁷ La Nuit du Rose-Hôtel

L'ADIEU À ANTOINE BERNIER

Voici, comme promis dans le précédent numéro de *Fleur de Lune*, quelques souvenirs d'Antoine Bernier, un des tout premiers membres de l'AAMF, et grand lecteur de Fourré, qui nous a quittés à l'automne 2019. Oscar Borillo, qui l'a bien connu, a bien voulu nous dresser ici son portrait. Qu'il en soit ici très vivement remercié.

Hospitalisé peu de semaines auparavant, Antoine est décédé le 2 octobre dernier. Il avait 66 ans. Une semaine avant sa disparition, il suggérait à ses amis proches la gravité de son état. « *Je suis entre des bras trop hospitaliers qui me retiennent jusqu'à fin 2019 (?) pour me faire des libations chimiques* ». Beaucoup de ce qu'il était transparaît dans ce message à la tonalité bien « légère » très dans sa manière : discrétion soutenue, allant jusqu'au refus d'évoquer sa vie privée.

Et pourtant quel excellent et joyeux compagnon d'aventures, faisant preuve toujours d'une grande générosité, d'une affection amicale accompagnée d'une ironie discrète, ironie pour laquelle il avait un goût prononcé. Ainsi que pour les libations (vineuses, pas chimiques !) heureusement partagées, blanches et rouges, joyeuses toujours, excessives parfois.

Antoine apparaît dans notre horizon à la fin des années 80, au comptoir d'un bistrot familier de la rue de la Banque, près de la Bourse, en compagnie de deux architectes, collègues et amis. Cette proximité sympathique et quasi quotidiennement renouvelée nous conduira naturellement à une relation de plus en plus amicale. Il va rejoindre le petit noyau affinitaire d'habitués qui, au début des années 90, avait décidé dans la bonne humeur et de subtils fumets de fabriquer une irrégulière « feuille de comptoir » dite *La Boudeuse*, déposée irrégulièrement sur le zinc.

L'essentiel des rédacteurs occasionnels est recruté au comptoir ou alentour. Antoine, sollicité, n'hésite pas. On lui doit entre autres considérations l'illustration d'un numéro consacré au « dôme », entendez cette surface équilibre des tensions hydrostatiques créée par le remplissage exact d'un verre de petit calva. Figurent aussi des récits d'explorations « psychogéographiques » parisiennes.

C'est aussi dans le cadre des rencontres hebdomadaires qui se tiennent tous les mercredis dans ce même rade qu'il va rencontrer les restes d'un esprit et d'une culture imprégnés de surréalisme, et aussi de pataphysique. Et c'est là encore que, par le truchement de Tristan Bastit, il va découvrir Maurice Fourré, dont les quatre romans, trouvés aux alentours (il est grand chineur de livres, notamment galerie Vivienne, chez François Jousseau, libraire et ami) vont l'enthousiasmer. À telle enseigne qu'il sera un des premiers membres de l'association Fourré fondée par Tristan et quelques autres en 1997, à sa librairie « La Marraine du Sel ».

La profession d'Antoine était l'architecture, mais ses passions concernaient tout autant la littérature, on l'a vu, que l'astronomie (il était membre de la Société astronomique de France), et la géographie (la Société de géographie lui a rendu un bel hommage début 2020).

Antoine était un véritable honnête homme du XXème-XXIème siècle. Fourré aurait aimé à s'entretenir avec lui : ils partageaient un goût prononcé pour l'ironie douce et une intense curiosité pour toutes les tribulations des pauvres humains.

O. Borillo



FLEUR DE LUNE

est une publication semestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

tél&fax : 06 73 15 18 83

@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr

site Internet : <https://amismauricefourre.com/>

Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association

Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 6 € (frais de port inclus).

*Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.*

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier

Bruno Duval

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 25 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

Votre adhésion compte **beaucoup** : nous avons besoin
de nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle mérite.

Fleur de Lune n° 43 - premier semestre 2020